

Jean-Claude Moscovici

*Voyage à  
Pitchipoï*



## *Le livre*

*Voyage à Pitchipoi* raconte la tragédie d'une famille juive, en France, pendant la guerre. En 1942, l'auteur de ce livre avait six ans. Sa famille fut arrêtée, par des gendarmes allemands et français, et déportée.

Le narrateur et sa petite sœur furent d'abord confiés à des voisins jusqu'à ce que le maire du village fasse appliquer la décision du capitaine SS, commandeur de la région et responsable des mesures de répression antisémite : « L'accueil d'enfants juifs dans des familles françaises est indésirable et ne sera autorisé en aucun cas. »

Les deux enfants furent alors enfermés dans une prison, puis transférés au camp de Drancy, où la petite fille tomba malade par malnutrition.

Sortis miraculeusement du camp, ils retrouvèrent quelques mois plus tard leur mère qui avait réussi à s'échapper lors de son arrestation et n'avait pas été reprise, malgré les portes qui s'étaient souvent fermées lorsqu'elle avait demandé de l'aide.

Après des mois de vie clandestine, à la Libération, ils revinrent dans leur maison vide et abandonnée.

Ils ne devaient jamais revoir leur père.

« Sans jamais sombrer dans le sentimentalisme de mauvais goût, Jean-Claude Moscovici relate seulement des faits. Cette biographie est à mettre entre toutes les mains, parents et enfants. »

Site *Superluciole*

## *L'auteur*

Jean-Claude Moscovici est né à Paris en 1936. Il a passé sa petite enfance à la campagne, une enfance bouleversée par les événements qu'il décrit dans son récit, *Voyage à Pitchipoi*.

Jean-Claude Moscovici

# Voyage à Pitchipoï

Médium poche  
*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*J'écris : j'écris parce que  
nous avons vécu ensemble,  
parce que j'ai été un parmi eux,  
ombre au milieu de leurs ombres,  
corps près de leur corps ;  
j'écris parce qu'ils ont laissé en moi  
leur marque indélébile  
et que la trace en est l'écriture :  
leur souvenir est mort à l'écriture ;  
l'écriture est le souvenir de leur mort  
et l'affirmation de ma vie.*

Georges Perec  
*W ou le souvenir d'enfance*

*À David,  
pour qui ces pages  
ont été écrites.*

*À Odette Bergoffen,  
dont l'affection et le courage à partager  
notre vie quotidienne et ses dangers permanents  
nous ont aidés à chaque instant.*

*À Serge Klarsfeld,  
grâce à qui j'ai pu retrouver les traces de  
ma famille, et qui m'a donné l'idée  
de publier ce témoignage.*

*À tous ceux qui nous ont aidés  
au péril de leur vie.*

*À tous les enfants assassinés  
pour être venus au monde  
et à tous ceux survivants  
dont l'enfance a été assassinée.*

*Perhaps it is well to remember that a mere  
11 percent of European Jewish children alive  
in 1939 survived the war ;  
one-and-a-half million were killed.*

Deborah Dwork  
*Children With A Star*

Le 20 juillet 1992, à la demande d'un ancien déporté, eut lieu en France, dans une ville de 150 000 habitants, la commémoration du départ d'un train à destination du camp d'extermination d'Auschwitz. Unique convoi parti de province, le convoi n°8 en date du 20 juillet 1942 était constitué de 824 Juifs, dont 430 femmes, parqués avant leur départ dans le grand séminaire alors réquisitionné, et qui servit en 1942 et 1943 de prison-antichambre des camps. De ce convoi, 14 rescapés survivaient en 1945.

Cinquante ans plus tard, l'évêque de la ville, le préfet et le maire, hauts responsables de la cité, avouaient chacun leur honte d'avoir jusqu'à ce jour ignoré ces événements...

Au début de cette histoire, j'avais à peine six ans, et ma sœur pas encore deux. En Allemagne, Hitler, parvenu au pouvoir depuis plusieurs années, avait créé un parti politique unique et autoritaire, constitué d'hommes fanatiques, qui étaient les nazis. Les SS à l'uniforme noir orné du sinistre insigne à tête de mort en représentaient « l'élite », définie par sa devise : « sang, sélection, dureté ». Élevés par eux-mêmes au rang de surhommes, ils obéissaient aveuglément aux ordres de leurs chefs, théoriciens du pire, dont le but était la conquête de l'Europe, désormais exploitée à leur seul profit, et d'où seraient éliminées les races qu'ils considéraient comme inférieures, méprisables et nuisibles.

L'anéantissement des Juifs mais aussi des Tsiganes et des malades incurables, premières victimes désignées, et l'asservissement des Slaves étaient l'objectif principal de leur idéologie démente et meurtrière, qui n'épargnait pas pour autant des hommes d'autres origines dont les idées étaient différentes des leurs.

L'ombre de l'Aigle et de la Croix gammée s'étendait sur l'Europe que l'armée allemande avait commencé à envahir, faisant couler le sang et semant sous ses bottes le désespoir et la mort. C'était l'été 1942.

Toute notre famille, venue d'un autre pays bien des années avant pour vivre en France, proverbiale terre d'asile et de liberté, était alors réunie. L'angoisse née de toutes les mesures racistes prises de jour en jour, depuis des mois et des mois, par le gouvernement de la France occupée, pesait lourdement sur chacun.

Enfants, nous ressentions cependant peu ces événements tragiques, protégés comme nous l'étions par le rempart familial sur lequel

les vagues de nouvelles alarmantes se brisaient sans nous atteindre. Il y avait mon père, ma mère, mes grands-parents maternels et mes trois oncles : les deux frères de mon père et le frère de ma mère.

Ils avaient tous, cousue sur leurs vêtements, sur le côté gauche de la poitrine, une étoile à six pointes en tissu jaune, grande comme la paume d'une main, et portant en caractères noirs l'inscription *Juif*. Ainsi stigmatisés, ils pouvaient être montrés du doigt ou évités.

Porter l'étoile était une obligation faisant partie d'un ensemble de décisions gouvernementales, que leur publication officielle transformait en « ordonnances », et qui retiraient progressivement aux juifs tous leurs droits, avant de leur retirer celui même d'exister.

Mais ni ma sœur ni moi n'en portions, parce que nous étions trop petits.

Depuis aussi longtemps que ma mémoire ait gardé des souvenirs, nous habitons une belle maison à la campagne, en pierre de taille toute blanche et sculptée. Il y avait un grand jardin devant avec deux immenses sapins, un bassin au milieu avec des poissons rouges, des groseilliers et des lilas le long de l'allée, des arbres fruitiers et des roses l'été. Derrière, s'élevait une autre petite maison sans étage, avec un pigeonnier à chaque extrémité, dont les ouvertures sous les toits ressemblaient à des yeux sous un chapeau pointu. Et puis il y avait la balançoire que m'avait offerte mon grand-père, et dans laquelle je me laissais pousser de plus en plus fort et de plus en plus haut, avec des rires mêlés de plaisir et de peur.

Dans le village où j'allais à l'école, mon père était médecin. Il mettait les enfants au monde, soignait presque tout le monde, et je crois que presque tout le monde l'aimait.

Quand cela était possible, il m'emmenait avec lui faire ses visites dans les fermes. Nous traversions des champs et des forêts. De temps en temps, des écureuils ou des lièvres bondissaient devant nous en zigzaguant sur la route.

Quand nous arrivions, presque toujours un chien aboyait en courant vers nous, et ça me faisait peur. En attendant mon père, je restais dans la voiture, et je jouais au conducteur en faisant tourner le volant et en imitant le bruit du moteur. Souvent, quand il revenait, sa lourde serviette à la main, nous allions ensemble voir les animaux.

J'aimais bien m'attarder dans l'étable, et assister à la traite des vaches. La fermière était assise sur un petit trépied en bois. Parfois elle recevait un coup de queue, et ça me faisait rire.

Dans les poulaillers, comme dans celui que nous avons à la maison, je cherchais les œufs comme s'ils avaient été chacun un trésor. C'était un jeu dont je ne me lassais jamais.

Quelquefois, dans la cour, un paon faisait la roue. Ça ressemblait à une grande fleur vivante. J'espérais toujours avoir la chance de l'admirer. Les gens nous donnaient des œufs ou des pommes de terre, ou des fruits, ou du fromage blanc, que j'étais tout fier de donner à ma mère en rentrant.

J'accompagnais aussi mon père dans un château qui me faisait penser à un conte de fées. Quand on en franchissait le seuil, on découvrait une grande baie vitrée qui donnait sur un lac où nageaient des cygnes. Au-delà, s'étendaient des bois à perte de vue. Dans ce château, vivait une femme qui écrivait des livres pour les enfants, et parfois s'y trouvait une autre, qui était peintre, et fit un jour mon portrait.

J'y allais de temps en temps avec ma mère. Je buvais du chocolat chaud, je mangeais des

gâteaux, et je regardais le vol des oiseaux qui frôlaient la surface de l'eau.

Quand mon père rentrait les soirs d'hiver, et qu'il faisait déjà nuit, je reconnaissais sur le mur de la maison d'en face la grille d'ombre que faisaient les phares de la voiture, et j'étais content.

À l'entrée du garage, il y avait une pompe à essence peinte en rouge, avec un réservoir en verre au travers duquel on voyait le niveau monter au rythme des mouvements de va-et-vient exercés sur un manche, et nécessaires à son fonctionnement. Son extrémité inférieure était plongée dans un baril en fer-blanc, rempli d'essence, que l'on changeait quand il était vide. J'avais occasionnellement le droit de participer à cette opération qui me donnait l'impression d'être promu au niveau des grands.

Il arrivait que le matin la voiture soit en panne. Mon père et mes oncles s'épuisaient l'un après l'autre à tourner la manivelle pour

faire démarrer le moteur. Ils disaient des gros mots. Ça m’amusait. Alors, on allait chercher le mécanicien qui venait à pied, nonchalant, souriant et efficace.

La vie était douce et agréable, sans que j’en aie la moindre conscience.

Je dormais près de mes parents, dans un lit laqué bleu, avec des canards en métal plaqués dessus, et qui avaient l’air de flotter sur l’eau. Ma mère me couchait en me chantant des chansons, et mon père, chaque soir, glissait sous mon oreiller son carnet de visites dans lequel il inscrivait les noms de ses malades. C’était pour moi comme un geste magique m’assurant qu’il ne pourrait plus me quitter jusqu’au matin.

Mais un jour de septembre 1939, comme par quelque soudain maléfice, ce rite enchanteur cessa. La France et l’Allemagne venaient d’entrer en guerre.

Mon père avait fait une demande de naturalisation française, qui lui avait été par deux

fois refusée. Il s'engagea comme volontaire étranger, en même temps que l'un de ses deux frères, également médecin. Le second, qui avait obtenu la nationalité française, et fait son service militaire, fut mobilisé. Ils partirent tous les trois. Mon univers familial s'était brutalement rétréci. J'avais un peu l'impression d'avoir été abandonné pour des raisons que je savais graves, mais que je comprenais mal. Je dictais à ma mère des lettres à leur envoyer. Mes grands-parents, dont les demandes de naturalisation avaient aussi été rejetées à trois reprises, et mon oncle maternel, malade, essayaient comme ils le pouvaient de combler ce vide que je ressentais. Quelques mois plus tard, ce fut la débâcle de l'armée française devant l'offensive allemande et l'exode des populations civiles. Huit millions de personnes partirent sur les routes, dans la crainte des bombardements et des mitraillages aériens.

Ma mère, qui ne possédait que des notions rudimentaires de conduite automobile, se mit

néanmoins au volant de la 302 Peugeot inutilisée, et nous conduisit, mes grands-parents, son frère et moi, en direction du Sud, dans une petite ville à quelque cent trente kilomètres, où de la famille nous attendait. Le voyage dura douze heures, dans les encombrements indescriptibles de la route. Ma mère, qui attendait alors la naissance de ma petite sœur, était épuisée.

Là-bas, je retrouvai un cousin du même âge que moi. Nous ne quittions pas la fenêtre d'où nous assistions au passage incessant des voitures chargées de matelas sur les toits, de charrettes tirées par des chevaux, débordant de meubles et de bagages. Certains allaient à pied, traînant des enfants par la main et portant une valise ou un gros baluchon sur l'épaule. D'autres poussaient des landaus remplis d'objets hétéroclites, ou passaient sur des vélos auxquels étaient accrochées de petites remorques brinquebalantes. Tous, exténués, fuyaient l'avance de l'armée hitlérienne. C'était un spectacle

Les enfants avec lesquels nous étions depuis notre arrestation, et dont nous aurions dû partager le sort, ont quitté Drancy le 6 novembre 1942 par le convoi n°42 et ont été gazés dès leur arrivée à Auschwitz le 8 novembre, à la fin du voyage...

De ce convoi, quatre personnes sur mille survécurent.

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : octobre 2016

ISBN 978-2-211-22893-0

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)